

Les Papiers collés de Claude Darras

Printemps 2013

Regain de bonheur

« Vous avez lu Gide ? Moi, Giono ! Parce que ci, parce que ça ! Avec lui, la Provence. Le bon air ! Les odeurs de la terre. La sarriette du plateau d'Albion. On ignorait ce qui allait lui arriver. Un Plateau militaire ! Des interdictions. Des défenses d'entrer ! Bravo, le mal est mal ! Passons. Monsieur Collomp, bonjour ! Bonjour, madame Gontal ! Nous irons demain à Banon. Là, est le vrai fromage de Banon ! Monsieur Duperroux, de Castellane dit que le bonheur on peut le trouver caché dans un grenier, oublié dans le puits de la mère Michon. La mère Michon, la belle-sœur de la Pintou ! Le bonheur, oui, on peut le trouver entre la page 17 et la page 23 de **Regain**. D'autres pages baignent dans la joie. Oh, marcher, marcher autour de la Terre !



Post-Scriptum : Je gère un tilleul, deux cerisiers, un pommier et trois géraniums ! Je fais l'amour avec la Lune ! Je murmure le prénom de la Dame blanche.

Au revoir, l'humanité. »

(Texte de Jules Mougin, dans « La levée de 1999 est faite », salve 3 de la série Voix Multiples, Travers 53, novembre 1999, Philippe Marchal & Flo, éditeur à Fougerolles)

Jules Mougin à Rognes en 2010 © Photo Christiane Ardisson

Ce soir, en dînant, j'ai pensé qu'il était temps d'écrire mon journal. Quand j'étais jeune, j'y allais bravement. Sans une rature. Aujourd'hui, c'est différent. Je sais que le genre est décrié. Qu'il ne reste que les sots, les romantiques, pour écrire leur journal. Ou les midinets. Je ne sais trop dans quelle catégorie me ranger. Et déjà ma plume hésite. Je cherche mes mots.

(Georges Perros, « Papiers collés » 3, 1978)

Note liminaire :

Issus de lectures journalières et plurielles, ces « Papiers collés » saisonniers distinguent cinq rubriques : Carnet (notes et pensées du journal proprement dit), Lecture critique (texte de critique et d'analyse littéraire), Billet (commentaire personnel), Portrait (d'un auteur) et Varia (recueil de notes diverses).

Carnet : l'acte d'écrire

Je ne puis écrire que dans mon bureau dès lors que ses divers éléments soient rangés avec le plus grand soin, sans le moindre désordre. Une espèce de rigueur monacale et maniaque règle mon activité.

Moulins à vent littéraires

Pourquoi ces revuistes dépensent leur temps et leurs talents à ferrailer contre des moulins à vent, contre un moulin en particulier : l'institution littéraire ? Leur croisade fatigue le lecteur, même le plus inconditionnel, et elle ne leur vaudra guère d'indulgence de la part des meuniers de la corporation qui veillent au grain. Ou à l'ivraie.

Le pont des lettres

Du village de Castillon-du-Gard où je réside désormais, je ne me lasse pas de parcourir du regard les 52 arches du pont du Gard qui enjambent le Gardon sur une longueur de 360 mètres. Construit par les Romains autour de l'an 50 pour alimenter en eau la ville de Nîmes, l'ouvrage aurait rempli son office jusqu'au VI^e siècle. Sur son tracé, une quinzaine d'autres ponts-aqueducs, en ruines aujourd'hui, ont été identifiés ainsi que deux aqueducs à deux niveaux de 24 mètres de haut dont il ne reste que les culées. Inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1985, il attire chaque année 1,4 million de visiteurs. Au XVIII^e siècle, le pont du Gard est l'étape obligée du voyage à Rome, doublée d'un passage à Arles, cité bâtie par César en l'an 40. Prosper Mérimée, Stendhal et Jean-Jacques Rousseau en témoignent dans leurs écrits.

L'invention singulière de Richard Jorif

La vie des mots et de la langue française passionnait Richard Jorif (1930-2010). Né d'une mère martiniquaise et d'un père d'origine indienne, l'écrivain disposait de deux sources inattendues : les dictionnaires d'argot et d'Émile Littré que lui prêtait la bibliothèque municipale du seizième arrondissement de Paris ainsi que le parler populaire glané au plus intime des bistrots de la capitale. Relisez chez l'éditeur François Bourin trois de ses livres, « *Le Navire Argo* » (1987), « *Clownerie* » (1988) et « *Tohu-bohu* » (2000), et vous constaterez quelle mine d'invention il aura puisée dans les propos de zinc à l'heure du crème.

Vendredi 28 décembre 2012

Billet d'humeur

Cambronne

À bout d'arguments, l'orateur chahuté à la réunion publique a rétorqué à son adversaire : « Merde ! ». « Qui a dit merde ? » a lancé à la salle le destinataire du bon mot. « C'est Cambronne » a observé un auditeur malicieux. « Qui c'est celui-là ? » a interrogé l'élu insulté. « C'est l'homme du 18 juin », a complété le même auditeur. Le questionneur a haussé les épaules... Les passionnés d'histoire auront compris, quant à eux, qu'il s'agissait de la bataille du 18 juin... 1815 qui mit fin aux Cent-Jours. L'homme qui a gagné la fameuse bataille, en effet, ce n'est pas l'empereur Napoléon en déroute, ce n'est pas non plus le général anglais Wellington, mais Cambronne. Au général Colville qui criait : « Braves Français, rendez-vous ! » le général Pierre Cambronne répondit : « Merde ! ». Notre bon général avait trouvé le mot de Waterloo comme Rouget de l'Isle « La Marseillaise ». Voilà comment l'Histoire s'invite en Provence au plus intime de nos réunions publiques.

Lecture critique

« Casablanca » ressuscité



Même en étant prévenu par l'éditeur à la quatrième de couverture, ce *Retour à Casablanca*, suite du film de Michael Curtiz (1943), imaginé par un critique musical américain, est une surprise.

Tout au long du texte, on éprouve comme un impérieux besoin de laisser monter en soi cette sorte de mélancolie (le bonheur d'être triste) tissée des souvenirs du film où Humphrey Bogart (Rick Blaine), Paul Henreid (Victor Laszlo, résistant hongrois), Ingrid Bergman (Isla Lund, épouse de Laszlo) et Conrad Veidt (le major nazi Strasser) animent une belle histoire d'amour mâtinée d'un mélodrame exotique sous forme de thriller.

L'action du long-métrage se déroule seulement sur trois jours et deux nuits, en 1942, à Casablanca, investi par les réfugiés de la Seconde Guerre mondiale en partance pour les États-Unis. Michael Walsh, le romancier (né à Jacksonville en 1949), a prolongé le drame sans en gommer l'atmosphère particulière, l'incertitude et le hasard des situations, le cynisme et le bluff des personnages.

Si bien que le lecteur ne peut s'empêcher de revoir, entre les pages, à l'écran de sa mémoire, le couple Bogart-Bergman.

Retour à Casablanca ressuscite l'ambiance feutrée et délétère du *Café américain* de Casa et l'ambiguïté de son patron, Rick Blaine, offrant une fois de plus, ce que Murray Burnett et Joan Alison, auteurs de la pièce *Everybody comes to Ricks*, d'où le film et le livre sont inspirés, projetaient de raconter : « une histoire à rendre attractifs les plus distraits ».

- *Retour à Casablanca*, par Michael Walsh, éditions de l'Archipel, 325 pages, 1999.

Portrait

Marseille européenne : une mosaïque de cultures et de clichés



Associés à Marseille, la littérature, le cinéma et la musique concourent à la fabrication d'imaginaires à fort retentissement, qui font de la ville un lieu singulier à nul autre pareil et de chaque roman, de chaque film, de chaque chanson une œuvre mémorable. Cette complicité a son histoire, multiple, dont les veines sont loin d'être épuisées. Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de lire un unique ouvrage, « *Marseille Culture[s]* », de Jean Contrucci et Gilles Rof, que les éditions Hervé Chopin viennent de publier à l'occasion de l'événement *Marseille Provence*

2013 - Capitale européenne de la Culture. Une documentation savante, des contributeurs éclairés, une illustration somptueuse et une mise en page raffinée lui valent de rejoindre le rayon exigü des livres de référence propres à la cité phocéenne.

« Rien, jamais, ni personne ne pourra réduire cette ville à un commun dénominateur, préviennent les auteurs d'emblée. Ni sa géographie, ni sa longue histoire, ni sa sociologie, et encore moins sa culture ne l'autorisent. Quelle que soit la façon dont on l'aborde, on se trouve face à une mosaïque. Mosaïque urbaine, ethnique, sociale, artistique... Quand on parle de Marseille, il faut toujours penser au pluriel. C'est la raison de ce [s] mis en exergue au mot culture. »

À chacun la Marseille selon son cœur

On ne compte plus, en effet, les manières d'aborder la cité marseillaise ; Marseillais d'origine ou d'adoption, chacun construit son image de la ville en fonction de son identité, de son ascendance, de ses préférences, de son tempérament ou des circonstances.

« Pour oublier la ville, recommande le journaliste Guy Benhamou, le mieux est peut-être d'aller à Marseille. Peu de cités au monde offrent autant d'échappatoires à l'urbain. Sans jamais quitter le territoire communal, simplement en passant de l'un à l'autre de ses seize arrondissements. Ainsi on peut monter à cheval dans le VIII^e, se perdre dans les collines du IX^e, ou plus simplement se dorer au soleil sur les plages du VII^e, avant d'aller dîner sur la terrasse d'un village perché au bout du XI^e. Le tout, en autobus. Sauf pour atteindre un petit coin du XVI^e, pour lequel il faut prendre le bateau.



Les îles du Frioul ne sont, après tout, qu'un quartier comme un autre. » (« Marseille côté jardin », journal *Libération*, samedi 30 et dimanche 31 octobre 1993).

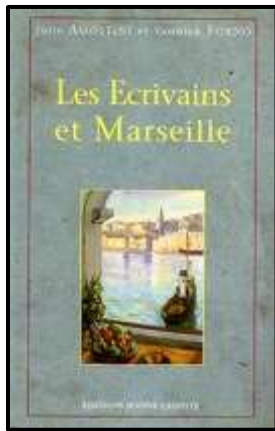
Quant à René Allio (1924-1995), il observe qu'« on ne connaît pas Marseille quand on ne fait qu'en traverser le centre ». Signataire de « *Transit* » (d'après le roman éponyme d'Anna Seghers) et de « *La Vieille Dame indigne* », le cinéaste est expert à en montrer tous les lieux, même les plus secrets. Il aime à reconnaître dans les quartiers du centre les escaliers à pic, les bouts de garrigue au détour d'une avenue, l'affleurement de la roche calcaire aux ronds-points, les folies architecturales des grands bourgeois. Marseillais d'un grand-père piémontais et d'un autre, côté maternel, maraîcher provençal devenu maître-portefaix à la Joliette, il associe sa vocation de conteur au parcours journalier effectué en tramway quand il était enfant pour descendre en ville : « *c'est là que je me racontais les plus belles histoires. Et j'attendais que ça recommence, la descente en ville* » (« *La Marseille de René Allio* », de Michèle Champenois, journal *Le Monde*, samedi 9 mars 1991).

Des villages ruraux, ouvriers et côtiers

Dans le centre ou au cœur des villages ruraux, ouvriers et côtiers qui le ceinturent, le visiteur est frappé par la profusion de cariatides, la procession de madones, et la géométrie grandiloquente de frises et de corniches qui gesticulent sur les murs de maisons dont les teintes pêche, ocrées ou olivâtres agacent les urbanistes mais enchantent les autochtones.

Bâties pour les plus anciens autour de l'église (Sainte-Anne, Montredon) ou du château (Mazargues, Aygalades), chacun des 111 villages que la tradition lui attribue garde sa spécificité et tous composent la ville contrastée que nous connaissons aujourd'hui. « *Les noyaux villageois de Marseille sont porteurs d'un urbanisme respectueux de l'homme et de son territoire, se réjouit l'architecte Marc Gillet. Ils sont source d'enracinement et d'intégration pour des populations d'origines diverses, offrant de vrais espaces publics à une échelle humaine. Ces villages sont la mémoire permanente de la cité et de son histoire. C'est de leur existence que dépend en partie à Marseille le maintien*

d'une relative cohésion sociale fondée sur l'appartenance au quartier, au village. » (« *La ville à la campagne* », revue *Monuments historiques* », n° 198, septembre 1995).



Une Babel de toutes les nations

« *Le feu est partout*, prétend Edmonde Charles-Roux, de l'académie Goncourt (née en 1920), *dans les esprits et dans les choses, dans les rochers et dans la rade, dans l'air de la ville, dans la foule bariolée et fraternelle, dans les visages si divers des habitants de notre Babel, de cette capitale des cinq continents.* » (« *Porte cruelle de l'Orient* », *Le Figaro magazine*, samedi 14 février 1998). Gustave Flaubert (1821-1880) confirme le métissage de la ville qu'il découvre en 1840 considérant que « *Marseille est maintenant ce que devait être la Perse dans l'antiquité, Alexandrie au moyen*

âge : un capharnaïm, une Babel de toutes les nations, où l'on voit des cheveux blonds, ras, de grandes barbes noires, la peau blanche rayée de veines bleues, le teint olivâtre de l'Asie, des yeux bleus, des regards noirs, tous les costumes, la veste, le manteau, le drap, la toile, la collerette rabattue des Anglais, le turban et les larges pantalons des Turcs. Vous entendez parler cent langues inconnues, le slave, le sanscrit, le persan, le scythe, l'égyptien, tous les idiomes, ceux qu'on parle au pays des neiges, ceux qu'on soupire dans les terres du Sud. » (extrait de « *Voyage dans les Pyrénées et en Corse* », 1840).

Le mosaïste de Notre-Dame-de-la-Garde

Capitale de l'Europe ? Elle est bien plus que cela. Méditerranéenne, solaire et cosmopolite, elle reste « la » Porte de l'Orient. Et qu'importe les inlassables clichés qu'elle charrie avec la mer azur et le Vieux-Port, les calanques et le pastis, le théâtre de la rue et les cris des pêcheurs du quai Rive-Neuve. Il reste que la Bonne mère, « *ce monument Napoléon III d'architecture romano-byzantine, cette architecture ecclésiastique un peu farfelue continue de régner dans le cœur des Marseillais* », comme l'atteste l'historien Emmanuel Leroy-Ladurie. Savez-vous qu'un septennat (2001-2007) a été nécessaire pour restaurer la basilique dont les pierres, de treize types différents, ont été endommagées par les embruns, la pollution et les obus de la dernière guerre ? À l'intérieur du sanctuaire, le mosaïste Michel Patrizio, petit-fils d'un artisan italien du Frioul venu s'installer à Marseille en 1903, a changé dix mille tesselles parmi les quinze millions de l'ensemble qui représentent une superficie de 1200 mètres carrés. Le spécialiste s'est rendu chez les fabricants vénitiens qui avaient fourni le matériau de base lors de la construction de l'édifice en 1880 par l'architecte nîmois Henri Espérandieu. De cette pierre de Golfalina, un



grès sombre gris-vert, originaire de la région de Florence, ce spécialiste a dénombré plus de 600 coloris différents. « *Quand on parle de Marseille, il faut toujours penser au pluriel* », nous avaient prévenu Jean Contrucci et Gilles Rof.

Bibliographie

- *Marseille Culture[s]*, de Jean Contrucci et Gilles Rof, HC Éditions, 408 pages, 2012
- *Marseille et ses alentours*, par Marie-Pierre Rothé et Henri Tréziny, Carte archéologique de la Gaule n° 13/3, ouvrage édité par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres et la Maison des Sciences de l'homme, 928 pages, 2005
- *Les Écrivains et Marseille*, par Julie Agostini et Yannick Forno, éditions Jeanne Laffitte, 384 pages, 1997
- *Ici ailleurs*, ouvrage collectif, sous la direction de Juliette Laffon (39 artistes à la Friche de la Belle de Mai), éditions Skira/Flammarion, 208 pages, 2013.

Varia : le bonheur de lire

« Les livres : *bunkers* de papier. Ils nous offrent d'échapper à cet impératif de la modernité, ce nouveau commandement des sociétés transparentes : "être joignable". Rester joignable est une injonction que l'on devrait réserver aux détenus en liberté conditionnelle, aux porteurs de bracelets électroniques. Lire, c'est le contraire : on se coupe, on s'isole, on s'installe dans l'histoire et, si elle vous captive, le monde peut s'écrouler. Les seules personnes joignables, ce sont l'auteur et le lecteur. (...)



« Le spectacle de ces êtres enfouis dans leur livre est réjouissant. Ils l'ouvrent, le monde se ferme. Un général chouan est allé à la mort ainsi. Il était debout sur la charrette, la foule le conspuait, lui lisait. Au pied de l'échafaud, avant de monter les marches vers la guillotine, il a corné la page ! Un jour, à l'Olympia, j'ai vu un homme d'une cinquantaine d'années qui lisait pendant un concert de musique serbe. Les fanfares déjantées auraient pu réveiller un ours en pleine hibernation. Le type, lui, était comme le général vendéen. J'ai voulu connaître le titre de l'ouvrage qui avait le pouvoir de happer sa concentration au milieu

d'un tel fracas. Je n'ai pas pu l'approcher... (...)

« Je me souviens d'avoir traversé les forêts de Chenonceau et de Chambord avec un ami. (...) Lorsque le chemin lui laissait le loisir de lire en marchant, il ouvrait *Par les grèves et par les champs* de Flaubert et Du Camp et lisait un passage du

récit des deux Normands, correspondant au tronçon de sentier que nous étions en train de battre. J'écoutais mon ami faire la navette entre le présent et le passé sur la tapisserie de la littérature. Pour lui, la vie consistait à jeter des ponts de singes entre les livres et le réel. Et je me disais qu'il avait raison. Peut-être que la réalité ne suffit pas. C'est pour cela qu'on a inventé la littérature. Pour entretenir une conversation intérieure. » *Extrait de « Tant qu'il y aura des livres... », un propos de l'écrivain Sylvain Tesson, publié dans la revue Canopée, n° 10, 2012 (éditions Nature & Découvertes et Actes Sud).*

Carnet : dans l'attente des muses

Je suis à la table de mon ordinateur depuis une heure, et il ne se passe rien. J'écris un premier jet mais je ne garde que deux ou trois éléments. J'efface tout d'un clic. Et de nouveau, c'est « le blanc », le blanc d'avant le clavier numérique. Moments terribles lorsque vous restez sec et interdit devant une feuille blanche ou complètement raturée ! Bientôt, fort heureusement, les muses me dictent une heureuse trouvaille et je me sauve à leurs côtés, faussant compagnie à la pesanteur.

Le courriel des Québécois

Sachons gré aux Québécois d'avoir inventé le néologisme « courriel », si préférable à l'affreux « mail ». Ils l'ont fabriqué en jouant sur la contraction et l'abréviation de « courrier » et d'« électronique ». Et qu'importe, après tout, s'il est boudé par le snobisme hexagonal !

Vendredi 4 janvier 2013

Myopie littéraire

« Il est dur d'être un écrivain dans nos contrées violentes (peut-être est-ce le cas partout ailleurs), surtout si l'on a atteint la célébrité et que l'on est assailli en permanence par les deux sœurs ennemies, la jalousie maligne et l'admiration béate, aussi myopes l'une que l'autre. » (Dans « *L'archer, la flèche et la cible* », de Octavio Paz, à propos de Jorge Luis Borges)

Humour

« *Je n'ai jamais compris pourquoi dans les théâtres d'opéra, se demande Alfred Jarry, on laissait entrer les spectateurs des trois premiers rangs avec des instruments de musique.* »

Jeu de mémoire

« *Véritablement lâche est celui qui redoute ses souvenirs* », profère Elias Canetti (1905-1994), écrivain britannique d'origine bulgare, dans *Territoire de l'homme* (Albin Michel, 2000).

Samedi 5 janvier 2013

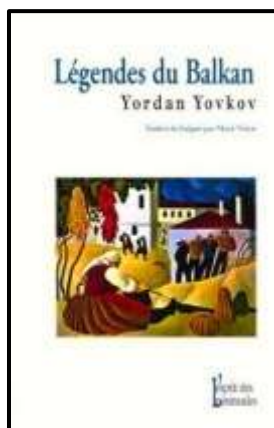
Billet d'humeur

En suivant Giono

Prêtez l'oreille, et je vous assure que vous entendrez les clarines des chèvres, les picouns des moutons et les sonnailles des brebis : quarante clochettes en tout, vous apprendrait le berger, sans parler des grelots au collier des chiens qui font régner l'ordre en fendant la mer laineuse du troupeau... Dans la maison Sainte-Victoire de Saint-Antonin-sur-Bayon, des photographies d'Emmanuel Breteau, François-Xavier Emery et Marcel Coen suivent les drailles de la transhumance à l'assaut des hauts pâturages du Vercors, de l'Ubaye ou du Briançonnais tout en tournant les pages des récits de Jean Giono (c'était à l'automne 2007). S'il prenait le temps de siéger avec les Goncourt, l'ermite de Manosque se hâtait de couper avec les gesticulations de la vie parisienne. Vite, il retournait à sa maison du Paraïs, vers les vraies richesses, celles des paysages balisés par le cyprès, celles de ses livres où il recensait ses histoires. « C'est votre Faulkner ! » tonitruait Henry Miller, qui s'y connaissait un peu – non ?

Lecture critique

Yordan Yovkov, un humaniste au Balkan



Les récits de Yordan Yovkov (1880-1937), écrivain bulgare qu'admiraient Jules Romains et Thomas Mann, s'apparentent à un phénomène météorologique. Ils constituent un tourbillon qui s'élève au point de rencontre de deux fronts ; ceux du romanesque et du poétique.

Ses « *Légendes du Balkan* » se lisent comme le rappel de ses principes esthétiques : la réduction d'une histoire à sa trame, défaite de toute la graisse des adjonctions et des qualifications, le retour de personnages identiques d'une nouvelle à l'autre, le rôle musical de la répétition, qui n'est pas une forme de ressassement, mais de reprise litannique.

Chez cet auteur, la littérature enrichit la vie. Elle fait naître, en effet, des sentiments et des émotions humanistes qui s'ajoutent à ceux de l'existence ordinaire et qui leur ressemblent tant. Les souvenirs fictifs et les souvenirs réels sont faits du même tissu.

Yordan Yovkov campe ses récits sous l'occupation ottomane, qui dura cinq siècles en Bulgarie, au cœur du Balkan, ce massif montagneux qui a donné son nom à la péninsule est-européenne. Les jeunes rebelles appelés *haidouks* et les notables (*tchorbaji*), les bergers et les tsiganes de la Dobroudja sont préférés à ses contemporains parce qu'il déplore l'inhumanité de son époque.

Période cruelle qui lui a ravi la plaine de la Dobroudja de son enfance, devenue roumaine dans les années 1920. Rien n'est simple en Europe centrale, où les frontières avancent et reculent au gré des marées de l'Histoire.

- *Légendes du Balkan et autres récits*, par Yordan Yovkov, traduit du bulgare par Marie Vrinat-Nikolov, l'Esprit des péninsules, 172 pages, 1999.

Portrait

André Turcat : l'écriture a succédé à l'épopée du Concorde



La majesté écarlate de la montagne sainte qu'il a devant les yeux à Bearecueil, quartier du Paradou, vaut les plus beaux panoramas que l'air et l'espace peuvent dispenser. Il ne cesse d'en découvrir les facettes insoupçonnées au fil de saisons jamais pareilles depuis un quart de siècle qu'il y a établi sa résidence. Évoquant le site cézannien, il en vient à confesser l'antique passion de la langue provençale qui le porte à rencontrer Charles Galtier (1913-2004), majoral du Félibrige et conservateur du musée Frédéric Mistral à Maillane, et à admirer très tôt Sully-André Peyre (1890-1961), le poète gardois qui soutint pendant quarante années, à la tribune de sa revue *Marsyas*, la parité de la culture provençale avec les autres cultures.

« *Je parle moins couramment le provençal aujourd'hui*, reconnaît-il. *Figurez-vous que j'ai animé, par le passé, une émission radiophonique en provençal. Croyez-moi, il n'était pas simple de traduire certains vocables aéronautiques dans la langue de Mistral !* »

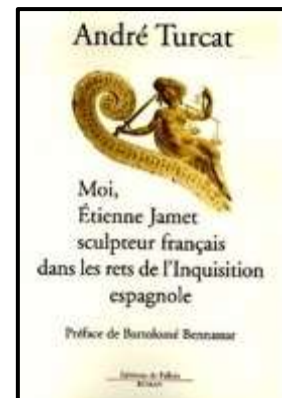
Pantalon de velours côtelé et veste de tweed aux tons sobres, il montre une élégante simplicité, droit comme un I dans son mètre quatre-vingt-cinq. La voix est nette et chaude, une voix d'alto qui ramasse les mots, les projette en avant, semblant les construire dans l'air et leur conférant en même temps que la concision et l'harmonie, une sorte de grâce naturelle.

Sur une des tables basses du salon où nous devisons, plusieurs dizaines d'ouvrages sont méticuleusement disposés à l'exemple d'une vitrine de libraire : « *Je n'ai jamais cessé de lire, voyez-vous. Je viens de découvrir la belle littérature d'un voyageur, Nicolas Bouvier. J'apprécie le philosophe Régis Debray : quelle écriture ! Et l'écrivain Jean Raspail, quelle plume ! ses romans*

me font toujours voyager », m'apprend-il en se saisissant, un à un, de leur livre pour m'en montrer la jaquette.

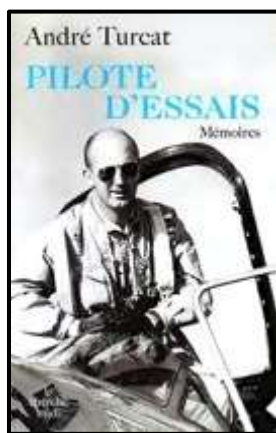
Il écrit la monographie d'un sculpteur de la Renaissance

Certaines reliures témoignent de la passion érudite de mon hôte pour l'art chrétien. Une étude sur Étienne Jamet (1515-1565) l'intronise docteur d'État en 1990. L'éditeur Picard publie cette thèse universitaire relayé par son confrère Bernard de Fallois. L'auteur inventorie et commente l'œuvre sculptée de cet artiste français de la Renaissance qui fut sauvé du bûcher de l'Inquisition espagnole par sa « repentance ». Un autre sculpteur de la Renaissance, architecte et théoricien italien celui-là, suscite une recherche aussi élaborée : Sebastiano Serlio (1475-1554) fut appelé à la cour de François I^{er} qui le promeut architecte en chef. Est-ce parce que la postérité n'a pas affecté une grande générosité à son égard, le professeur qu'il est devenu propage avec fougue parmi ses auditeurs la pensée serlienne (Serlio est l'auteur d'un "Traité sur l'architecture" en 8 volumes). Comme si l'hommage ne suffisait pas, il a joliment dénommé sa propriété aixoise *la Serliane* !



Du Griffon au Concorde

Depuis son brevet de pilote obtenu en 1947, ce polytechnicien qui fut officier pilote dans l'armée de l'Air a accumulé 6 500 heures de vol sur 110 types d'avions et totalisé près de 4 000 heures d'essai dont 800 sur le supersonique *Concorde*. Le 29 décembre 1957, il a également atteint *en montée* la vitesse de Mach 2,19, c'est-à-dire plus de deux fois la vitesse du son, sur le *Griffon II* de Nord-Aviation, un prototype à aile delta, turbo et statoréacteurs.



« En 1959, j'ai bien cru que je ne reviendrais pas d'une mission de présentation du Noratlas au Shah d'Iran, témoigne-t-il visiblement ému. Égarés par des radio-phares russes, nous nous étions perdus au milieu des monts de l'Elbourz. Un mécanicien et un radionavigateur m'accompagnaient ainsi qu'un mécanicien de piste et une passagère. J'ai exécuté un atterrissage rapide à Téhéran. Et le réservoir ne contenait que trois minutes de carburant après huit heures de vol de nuit !

« Dieu merci ! ajoute-t-il, j'ai connu des moments moins critiques. Aussi ai-je pu effectuer, en passager du "Concorde" cette fois et en couple, trois tours du monde (40 338 Km). Invités à un autre vol du supersonique, c'est au moment où nous arrivions à Mexico que le commandant de bord est venu nous annoncer que nous avions un pape, le cardinal Karol Wojtyla, qui prendra le nom de Jean Paul II. C'était le 26 août 1978.

« Le 14 septembre 2009, enchaîne-t-il, Fernando Alonso, directeur des vols Airbus, et Jacques Rosay, chef-pilote du même programme, m'ont réservé une sacrée surprise à Toulouse-Blagnac. Sous le prétexte d'un baptême à bord de l'Airbus 380, ils m'ont subitement confié le manche du gros-porteur. Je n'avais jamais plus piloté depuis trente-trois ans et ma connaissance des instruments du quadrimoteur restait lacunaire ! »

Historien de l'aviation

Il est un homme heureux. Toute sa joie à vivre se lit dans son regard, elle éclate dans son rire si contagieux. Jamais physionomie n'a mieux peint l'intelligence du cœur, la bonté de l'âme et l'éloquence du sentiment. Ses anecdotes ont la justesse de l'à-propos, et le sel d'une allusion imprévue. Mais celle qui suit est encore plus inattendue.

« Si ma première passion a été le pilotage, lance-t-il, un tantinet rieur, l'histoire de l'art lui a succédé. Ma troisième activité s'est trouvée être la théologie où j'ai été admis au deuxième grade universitaire. Et savez-vous quel est aujourd'hui mon quatrième métier ? C'est le journalisme ! »

Singulière révélation, il n'a pas fini de nous surprendre ! À quatre-vingt-huit ans (il est né le 23 octobre 1921 à Marseille, issu d'une famille d'industriels liée aux constructeurs d'automobiles Turcat-Méry), il se frotte désormais aux techniques du reportage, rendant visite, en 2011, à des aviateurs qui ont marqué la décennie 1950-1960.

« Cette décennie-là, m'explique-t-il, marque véritablement la renaissance de l'aviation française des essais. Plutôt que de concevoir l'énième monographie d'un avion, j'ai voulu cette fois, faire raconter les hauts faits de ces audacieux pilotes et ingénieurs qui ont permis, à un moment précis, le retour de l'industrie aéronautique française au devant de la scène mondiale. Mais il faut aller vite, beaucoup nous ont quittés, les autres ont naturellement 80 ans ou plus. »

Un des meilleurs spécialistes de l'aéronautique anime avec lui les entretiens qui ont donné lieu à une édition, Pierre Sparaco, journaliste et historien, par ailleurs vice-président de l'Académie de l'air et de l'espace. L'ancien directeur des essais en vol d'Aérospatiale a fondé ce cénacle en 1983 à Toulouse ; le père de l'hydravion, Henri Fabre, en fut le tout premier membre d'honneur.

« J'ai pensé qu'il était normal qu'il existât une telle académie puisque la France comptait une Académie de la marine, justifie-t-il. Le 21 novembre 1983, en direct du "Journal télévisé" de TF1 présenté par Yves Mourousi, l'Académie de l'air et de l'espace a été baptisée place du Capitole, à Toulouse. Nous avons choisi le jour précis du 200^e anniversaire du premier vol humain en montgolfière par Pilâtre de Rozier. »



Au-delà de la finalité de développer les activités scientifiques et humaines dans les domaines aéronautique et spatial, la noble compagnie se prévaut de préserver la prestigieuse mémoire des lieux, des engins et des hommes qui ont forgé l'histoire mythique de l'aviation.

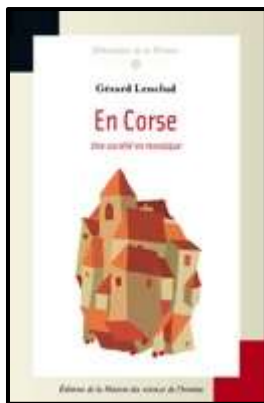
André Turcat © Photo X droits réservés

Bibliographie

- *Une épopée française - les créateurs de l'aviation nouvelle 1950-1960*, par André Turcat, avec Pierre Sparaco et Germain Chambost, Pascal Galodé éditeurs, 240 pages, 2010
- *Moi, Étienne Jamet, sculpteur français dans les rets de l'Inquisition espagnole*, par André Turcat, éditions de Fallois, 165 pages, 2006
- *Pilote d'essais (mémoires 1 et 2)*, par André Turcat, Le Cherche Midi éditeur, 238/199 pages, 2005/2009.

Varia : du système des clans politiques en Corse

« Ce système au travers duquel les clans ou partis, chefs éponymes en tête, s'affrontent depuis le XIX^e siècle autour des urnes au lieu de se mesurer, comme autrefois, les armes à la main, s'est épanoui à l'intersection de deux horizons politiques : l'horizon local et l'horizon national. Nulle part, ils ne se confondent



mais ils sont ici plus visiblement (peut-être) disjoints qu'ailleurs en France. C'est l'opposition dûment conceptualisée dans les villages entre *bassa pulitica* et *alta pulitica*. (...)

« L'*alta pulitica* est étroitement liée à la *bassa pulitica* grâce à l'empilement méthodique des rapports de protection et à l'extension à l'île entière du lien partisan. Chaque villageois est l'obligé d'un patron qui l'est d'un autre et ainsi de suite jusqu'à parvenir au plus haut degré de la hiérarchie clanique. Le vote clientélaire remonte de la base au sommet, la faveur patronale accomplit le chemin inverse. Aux yeux du partisan local, l'*alta pulitica* est cette sphère d'activité spécialisée, appelant des qualités bien particulières et inégalement réparties dans le corps social, que l'on réserve en toute connaissance de cause, par le biais de scrutins successifs, aux chefs de clan de haute lignée, députés, sénateurs ou ministres à Paris. Ces dynasties d'éminences qui accaparent comme par droit de naissance - mais aussi par amour de la politique (du politique) et capacité d'en faire ; cela s'appelle la vocation et tout héritier ne l'a pas - le monopole de la représentation insulaire, sont en Corse le relais du pouvoir d'État. Plus que le préfet et son administration, les éminences font marcher le circuit de gouvernement, alimenté

en courant par les soins de la capitale. Ces chefs de clan sont en charge, depuis le XIX^e siècle, de nationaliser, de "régimiser" aussi, à leur façon, la société civile, ces milliers de souverainetés sourcilleuses. » *Extrait de « En Corse, une société en mosaïque », de Gérard Lenclud, éditions de la Maison des sciences de l'homme (collection Ethnologie de la France), 272 pages, 2012.*

Carnet : mistral gardois

Il fait un temps d'ardoise en cette fin de journée. Au sortir du café du Nord, à Remoulins, le froid coupe les joues et les mains non gantées de la passante. Une nouvelle saute de mistral et elle rentre la tête dans les épaules, se recroqueville comme un bouvreuil devant la tempête.

Samedi 12 janvier 2013

Rendons à Scutenaire

Méprise entrevue à la lecture d'un quotidien du soir dans l'attribution de citations : C'est Louis Scutenaire (1905-1987), l'écrivain et poète surréaliste belge, et non Jules Renard qui a écrit « À force d'aller au cimetière, on finit par y rester ».

Servilité et délation

Ne vous réjouissez pas trop vite : la servilité et la délation continuent à être récompensées dans nos grandes entreprises et les gens de bien y font toujours l'objet de persécutions. On condamne en eux leur énergie et leur intégrité, comme si c'étaient des crimes. Le magistrat aixois qui me met ainsi en garde prétend que l'exercice était déjà pratiqué au premier siècle de notre ère ainsi que le rapporte l'historien latin Tacite. Comme s'il voulait excuser certains de nos contemporains.

Lundi 28 janvier 2013

La grégarité au microscope

Notre planète et ses locataires n'ont pas livré tous leurs secrets. Volées de passereaux, bancs de poissons, troupeaux de moutons, nuées d'insectes observent des comportements que les savants ne parviennent pas à comprendre totalement. Le cas des étourneaux, dansant dans le ciel de Notre-Dame de Paris à la tombée de la nuit, reste une énigme. Les volatiles ne partent pas se ravitailler, ne préparent aucune migration ni ne suivent un chef, apparemment ; leur chorégraphie n'est soumise à aucun schéma directeur, du moins de l'avis des ornithologues qui ne savent pas expliquer ces déplacements intempestifs. À Saclay, des chercheurs du Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA) étudient le phénomène à leur tour : les mouvements collectifs des populations d'animoïdes sont ainsi devenus un nouveau sujet d'étude de la physique statistique.

Mardi 5 février 2013

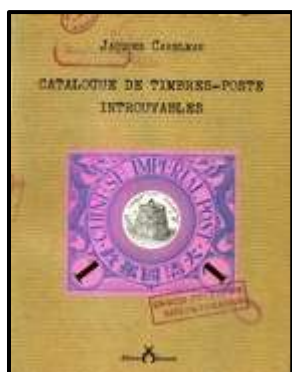
Billet d'humeur

Handicap

Il est encore jeune, certes, mais est-ce une raison pour garer sa berline allemande sur le seul emplacement, peint en bleu, réservé aux personnes handicapées ? Un piéton lui fait gentiment observer que ça ne se fait pas, ici, sur l'esplanade de l'ancien pont suspendu de Remoulins, pas plus qu'ailleurs du reste. D'autant qu'à côté du panneau d'interdiction du code de la route, on peut lire : « Si tu veux ma place, prends mon handicap ». On doit cette belle sentence - soit dit en passant - au Saussetois Patrick Vedrines, de l'association Amitié Handicap, un de ces handicapés de la vie qui se double d'un génial inventeur. Solidaire, j'ai suivi le piéton dans sa supplique, mais rien n'y a fait. L'automobiliste nous a gratifié d'un lapidaire et ultime : « Je m'en fous ! », alors que quatre ou six places de stationnement étaient vacantes de part et d'autre de la place réservée. Pas toujours facile d'encaisser de nos contemporains la bêtise : que voulez-vous, elle est aussi un droit de l'homme.

Lecture critique

Jacques Carelman, pataphysicien et expert en objets introuvables



Inséparable icône des événements de Mai-68, la silhouette noire d'un CRS brandissant une matraque et protégé par un bouclier, c'est lui qui l'a dessinée.

Né en 1929 à Marseille, Jacques Carelman est mort à Argenteuil le 28 mars 2012. En 1956, il ouvre un cabinet de chirurgien dentiste à Paris où après ses consultations il poursuit une passion d'adolescence, peinture et sculpture en l'occurrence, qui lui vaut l'intérêt et l'admiration des professionnels des lettres, des arts et de la scène. Aussi rien d'étonnant à ce qu'il réalise à partir de 1962 dans la capitale les décors et les costumes de pièces de théâtre de Dostoïevski, Gogol, Molière et Queneau. Peu de temps après, des œuvres littéraires, de Franz Kafka, Raymond Roussel et Alfred Jarry entre autres, lui inspirent de drôles de sculptures-machines (1965-1975) dont certaines « tourneront » dans les musées européens d'art moderne à la faveur d'une exposition itinérante intitulée *Machines célibataires*. 1969 marque son admission au Collège de pataphysique dont il

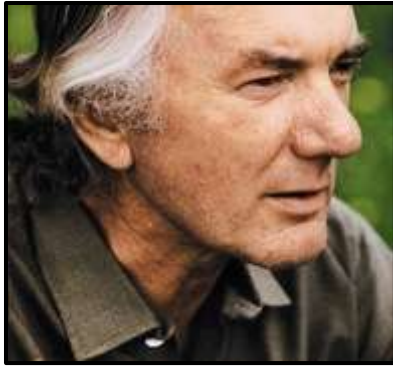
sera, outre un des régents, le cofondateur en 1980 avec François Le Lionnais et Thieri Foulc de l'Ouvroir de peinture potentielle (OuPeinPo), un atelier d'expérimentation picturale créé sur le modèle de l'Oulipo. Collectionneur d'art africain et d'instruments de musique, il répertorie des objets improbables et des machines extraordinaires qu'il rassemble dans un *Catalogue d'objets introuvables* (édité par André Balland en 1969), ouvrage qui imite en le parodiant le *Catalogue de la manufacture des armes et cycles de Saint-Etienne* du début du XX^e siècle. Parmi les inventions, irrésistibles, de l'auteur, la cafetière pour masochiste dont le bec verseur est du côté de l'anse, la machine à mettre les points sur les i, l'échelle pour cul-de-jatte sans barreaux horizontaux et le couteau sans lame auquel manque le manche ! Artiste décalé, philosophe de l'absurde, ce pataphysicien a également publié, chez André Balland en 1972, un « *Catalogue de timbres-poste introuvables* », dédié à son père « qui voulait tant que je m'intéresse à la philatélie lorsque j'étais enfant »... « *Ces timbres sont introuvables non parce qu'ils sont rares, explique-t-il en préfaçant son livre, mais parce qu'ils n'existent pas ! Entièrement faux et imaginaires, ils évoquent ou glorifient des faits dérisoires, des personnages marginaux ou scandaleux, des événements, historiques peu glorieux ou franchement honteux, que l'universel conformisme des administrations postales empêche de faire apparaître sur les timbres qu'elles émettent.* » La charge de la satire et la corrosion de l'ironie oblitèrent à haute tension les sujets de ses thématiques philatéliques : l'hommage à Gutenberg qu'il convient de traduire à travers le tain d'un miroir ; la série des *Semeuse* dont l'une tire la cordelette d'un... chameau et l'autre tient la raquette de René Lacoste ; Papa Doc, le Haïtien François Duvalier, costumé par Ubu roi et armé par Kalachnikov ; la Venus de Milo censurée par le Saint-Siège. Les éditions Cartouche ont réédité à l'identique ce livre qui était devenu, lui aussi, introuvable. Leur directeur, l'avocat Emmanuel Pierrat, espère rééditer le *Petit Supplément à l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert* du pataphysicien marseillais paru à l'enseigne de Balland en 1971. Abondance de biens ne nuit pas.

- *Catalogue de timbres-poste introuvables*, de Jacques Carelman, éditions Cartouche, 96 pages, 2011.

Portrait

Thomas Bernhard (1931-1989) : provocateur et mystificateur de génie

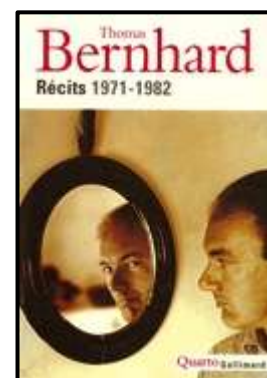
Aux personnes et aux objets de sa curiosité, l'écrivain autrichien (Heerlen, Pays-Bas, 10 février 1931-Gmunden, Autriche, 12 février 1989) nourrit tantôt l'amour, tantôt la haine, en privé ou publiquement, dans ses romans et ses récits ou dans son théâtre. Bien qu'il n'y ait pas vu le jour (il est né aux Pays-Bas en



1931), l'Autriche reste l'observatoire privilégié d'où il scrute, inventorie et dissèque les faits et gestes de ses semblables avant de les interpréter dans ses écrits d'une plume tranchante et raffinée. Inlassable dénonciateur de l'austro-fascisme et du passé nazi de ses concitoyens, il décoche les flèches les plus blessantes contre les institutions de son temps, attaquant sans relâche, parfois jusqu'au scandale, le « modèle autrichien » fondé sur la coalition de la droite chrétienne-démocrate avec la gauche sociale-démocrate. De violentes polémiques répondent à ses diatribes que ses détracteurs jugent iniques ou blasphématoires dès lors qu'il vilipende les politiques corrompus et les jurys littéraires, s'insurge contre la faillite de la pensée et la médiocrité des journaux ou condamne l'antisémitisme et l'hypocrisie de ses contemporains.

Adolescent, il écrit des poèmes religieux

Pourtant, à la fin de la décennie 1960, celui qui reçoit ses invités en loden sans col et culotte à bretelles dans sa ferme du XIV^e siècle, à Ohlsdorf (Haute-Autriche), n'a pas toujours été l'ermite bougon et insupportable que la postérité a retenu selon une appréciation simpliste. De 1950 à 1965, il mène une existence très mondaine, familier des milieux de la presse, de la littérature et de la musique à Salzbourg et à Vienne où il réside. Il gagne sa vie comme journaliste pigiste dans un quotidien socialiste, le *Salzburger Volksblatt*, auquel il propose des billets d'humeur et garantit une chronique judiciaire. Au Mozarteum de Salzbourg, il apprend le violon et le chant jusqu'aux classes supérieures au point d'entrevoir une carrière de chanteur lyrique. La même institution lui délivre un diplôme de fin d'études dans la discipline « art dramatique et comédie » où il témoigne d'une connaissance experte d'Antonin Artaud, de Bertolt Brecht et de Georg Büchner. De l'écrivain et metteur en scène marseillais, il aime répéter la sentence : « La race des prophètes s'est éteinte ». Les œuvres vocales de Bach, Haydn, Mozart et Schubert ne tarissent cependant pas la passion de l'écriture encouragée dès l'adolescence par son grand-père, l'anarchiste et écrivain Johannes Freumbichler. L'inclination littéraire est marquée à ses débuts par une poésie à la veine mystique qu'il exerce d'abord en pension, puis à l'hôpital (il est atteint d'une pleurésie en 1949), et enfin au sanatorium (1949-1950) où le jeune homme, qui a contracté la tuberculose, assure avoir reçu l'extrême-onction... En fait, ce sont ses grands-parents maternels qui l'élèvent. Né le 9 février 1931, à Heerlen, près de Limbourg, dans un foyer catholique accueillant des mères célibataires, il ne rencontrera jamais son père : menuisier de son état, Alois Zuckerstätter, refusera de le reconnaître. Herta Bernhard, sa mère, s'est expatriée en Hollande afin d'échapper au

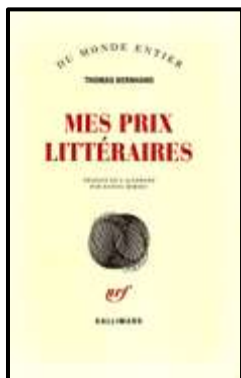


scandale de sa grossesse ; elle espérait y trouver un emploi de cuisinière ou d'employée de maison que lui refusait son propre pays, frappé de plein fouet par la crise économique.

La « Tante Hedwig », confidente et bienfaitrice

Au terme d'une salubre maturation, il délaisse la poésie pour se concentrer sur les deux orientations majeures de son œuvre, le théâtre et le récit. La reconnaissance publique survient peu après, en 1963, avec la publication de son premier roman : « *Gel* » met en scène un étudiant en médecine chargé, dans le cadre d'un stage, d'observer un peintre en souffrance existentielle dans le village de montagne où il s'est retiré. Primé par la ville de Brême en 1965, l'ouvrage, richement doté, lui permet d'acquérir une ferme dans le village fortifié d'Ohlsdorf. Il y réside avec Hedwig Stavianicek, veuve d'un haut fonctionnaire ministériel viennois de 35 ans son aînée. Rencontrée au sanatorium en 1950, elle devient la bienfaitrice et la confidente de l'écrivain qui l'appelle « la Tante » lorsque des journalistes trop curieux le pressent d'expliquer son énigmatique présence. « Être vital » et « compagne de vie », elle apporte un soutien déterminant à sa création après lui avoir ouvert les portes des cercles culturels et bourgeois de la capitale. Tous les deux entreprennent de nombreux voyages à l'étranger (Yougoslavie, Italie, Sicile, Belgique, Turquie, Espagne, Portugal). Jusqu'à sa mort en 1984, elle restera, avec le grand-père Johannes Freumbichler, l'écrivain Peter Handke et l'ami Paul Wittgenstein, neveu du philosophe, un des rares personnages auxquels l'autobiographie bernhardienne rend hommage.

Les plus grands penseurs sont aussi ses adversaires



Infatigable provocateur et mystificateur invétéré, l'homme cultive la religion du paradoxe, de la contradiction et du pessimisme. Il reconnaît sa dette envers Franz Kafka, Thomas Mann, Michel de Montaigne et Friedrich Nietzsche : il lui arrive de les dénigrer tout aussi ostensiblement... Parmi ses exégètes les plus lucides, Bernard Lortholary et Jean-Marie Winkler ont souligné l'influence de l'Allemand Arthur Schopenhauer et du Danois Søren Kierkegaard. Ses romans et récits parmi lesquels « *Gel* » (1962), « *Perturbation* » (1967), « *La Cave* » (1976), « *L'Imitateur* » (1978), « *Le Neveu de Wittgenstein* » (1982), « *Maîtres anciens* » (1985) et « *Extinction* » (1986), ses entretiens (avec André Müller en 1979 et Krista Fleischmann en 1981-1986), et son théâtre dont « *Une fête pour Boris* » (1970), « *L'Ignorant et le fou* » (1972), « *Dramuscules* » (1978-1981), « *Le Réformateur* » (1980) et « *Place des héros* » (1988) disent assez les passerelles qui le relient à la théorie dramatique de l'angoisse et à la conception tragique de l'existence prônée par les deux philosophes, Schopenhauer et Kierkegaard. Ceux-là sont à la fois les plus importants et ses... « *plus grands adversaires ou ennemis* ». Dans un de

ses textes autobiographiques (« *Trois jours* », issu de « *L'Italien* », 1971), il avoue avoir « *succombé sans réserve à Musil, à Pavese, Ezra Pound - et ce n'est pas de la poésie lyrique, c'est de la prose absolue* ». Plus loin, il complète : « *La plupart du temps on se trouve ridicule face à ces gens-là, mais alors il ne faut plus travailler... Mais peu à peu on acquiert la puissance, même sur de très grands... et on peut les écraser... On peut s'élever au-dessus de Virginia Woolf ou de Forster, et alors il faut que j'écrive.* »

« *Peut-être faut-il prendre Thomas Bernhard très au sérieux, insinue Jean-Marie Winkler, quand il déclarait, comme Kafka, qu'il éclatait de rire en lisant ses propres écrits.* »

Thomas Bernhard © Photo X droits réservés

Bibliographie

- *Récits, 1971-1982*, de Thomas Bernhard, présentés par Jean-Marie Winkler : *Trois Jours, L'Origine, La Cave, Le Souffle, Le Froid, Un enfant, Marcher, Oui, L'Imitateur, Les Mange-pas-cher, Le Neveu de Wittgenstein*, suivi d'un entretien d'André Müller avec Thomas Bernhard, avec « *Le Memento de l'imprécateur* », de Bernard Lortholary, traduction de l'allemand par Claude Porcell, Albert Kohn, Éliane Kaufholz, Jean-Claude Hémerly, éditions Gallimard/Quarto, 952 pages, 2007
- *Mes Prix littéraires*, de Thomas Bernhard, traduit de l'allemand par Daniel Mirsky, éditions Gallimard/Nrf, 176 pages, 2010
- *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, sous la direction de Michel Corvin, éditions Bordas, 2 tomes, 524/496 pages, 1995.

Varia : Histoires parallèles de Marc Ferro

« Fernand Braudel était apparu en 1946, telle une comète fulgurante, dans le monde universitaire. À l'origine, il avait été chargé d'un cours sur l'Amérique latine à l'École pratique des hautes études, et cette aire culturelle figurant au programme de l'agrégation, Pierre Renouvin nous avait invités à suivre ses séminaires. Mes camarades, Pierre Chaunu, Frédéric Maure et quelques autres, me chargèrent d'aller l'écouter, en observateur, à son séminaire.

« Fernand Braudel ne faisait pas de cours. Il se saisissait de sources directes - travaux, rapports - et les commentait avec une vivacité et une intelligence étincelantes, passant d'une statistique à un roman de Jorge Amado, d'un témoignage aux analyses de Gilberto Freyre. Au bout de deux heures, on avait vécu au Brésil et compris ce qu'était le pays à l'époque de sa colonisation, qu'il était devenu multiple entre



Bahia, Diamantina, Rio et l'Amazonie. On sortait du séminaire ébloui et fasciné par cet homme à la crinière blanche et dont les improvisations ne laissaient pas un souffle de répit.

« Un an ou deux ans après, à Oran, a paru son œuvre pionnière, *La Méditerranée à l'époque de Philippe II*. À nouveau un éblouissement, car Braudel avait de la plume, mais surtout, il nous apportait une nouvelle conception de l'histoire.

« L'histoire qu'écrivait Braudel n'avait plus rien à voir avec celle qui dominait jusque-là et où s'opposaient une version laïque, une version chrétienne du passé, ou une version nationale dont Michelet avait fourni le chef-d'œuvre, où la nation s'identifie à une personne dont l'évolution passe par un panorama de situations et de passions. Le projet de Braudel n'était pas de faire des biographies globalisantes mais de fonder une science des phénomènes historiques, de construire une sorte de science naturelle des situations historiques : en Méditerranée, par exemple, y confronter les gens des plaines et ceux des montagnes, de la côte et de l'intérieur, les nomades et les sédentaires, etc. Deuxième trait, son ouvrage montrait que les différents phénomènes qu'on peut déceler ne fonctionnent pas à la même vitesse, ni au même rythme, et qu'ils s'enchaînent les uns dans les autres. Par exemple, il y a, disons dans l'histoire religieuse, une vie sur laquelle s'enchâsse le christianisme, et là-dessus s'enchâsse la laïcité, de sorte qu'on trouve les trois strates dans la vie religieuse, à des degrés différents selon les groupes sociaux, les provinces, etc. Ce type d'approche, Braudel l'a systématisé. On le retrouve dans la vie économique, dans les idéologies... Et cela, c'est le contraire de l'histoire événementielle : la durée y devient un référent pour juger de la nature des phénomènes. » *Extrait de « Mes histoires parallèles », de l'historien Marc Ferro, entretiens avec Isabelle Veyrat-Masson, éditions carnetsnord, 384 pages, 2011.*

Carnet : à l'imparfait de l'objectif...

Jacques Prévert (1900-1977) avait lancé à Robert Doisneau (1912-1994) : « *C'est toujours à l'imparfait de l'objectif que tu conjugues le verbe photographeur.* » Et la pirouette était devenue le titre des « Souvenirs et portraits » du photographe, un livre publié aux éditions Belfond en 1989 par Jean-Luc Mercié.

L'amertume du graveur

Dans le même ouvrage, Robert Doisneau en veut à ses professeurs de lui avoir enseigné, dès 15 ans à l'École Estienne de Paris, un métier dépassé, graveur-lithographe : « *Il m'a fallu subir un dressage pour obtenir un diplôme (...) aussi utile qu'un permis de conduire un carrosse pour un emploi de chauffeur-routier* ».

Mardi 26 février 2013

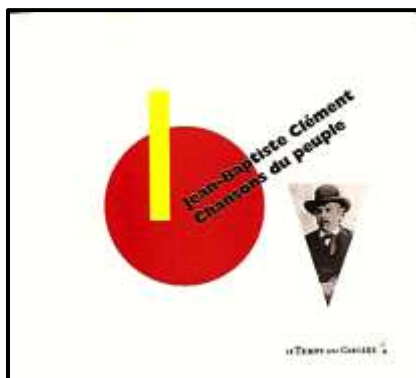
Billet d'humeur

Mythologies

Une fusée Ariane, des maisons Phénix, un avion Mercure, des produits Hermès, une lessive Ajax, des chaussettes Olympia, un café Stentor, jusqu'à des slips Athéna... Les marques n'en finissent pas de puiser dans la mythologie, grecque et romaine. Et lorsque la liste des divinités et autres héros est épuisée, il leur arrive de fabriquer des noms qui « sonnent mythique », comme Xantia ou Xsara pour Citroën. Est-ce à dire que les consommateurs d'aujourd'hui ont autant besoin de croire à leurs marques que les Grecs d'hier à leurs mythes ? Se souvenant de sa formation en lettres classiques, un commerçant du pays arlésien avait dédié son magasin d'optique à Argos, ce géant que tua Hermès et dont les cent yeux (quelle trouvaille !) de défunt furent semés par Héra sur les plumes du paon. Savez-vous comment se prénomait notre opticien ? Polyphème, du nom du cyclope sicilien qui s'était épris de Galatée... Ça ne s'invente pas !

Lecture critique

Jean-Baptiste Clément publié au « Temps des cerises »



Allez savoir pourquoi cette charmante pastorale, *Le Temps des cerises*, est devenue « la chanson de la Commune » bien qu'elle ait été composée cinq années avant l'avènement le 3 mars 1871 du gouvernement révolutionnaire prolétarien ? Son auteur, Jean-Baptiste Clément (Boulogne-sur-Seine, 31 mai 1836-Paris, 23 janvier 1903), n'en a pas moins profité de la confusion en dédiant la mélodie (la musique est due au ténor Antoine Renard - 1825-1872), dans un recueil publié en

1882, « à la vaillante citoyenne Louise, l'ambulancière de la rue Fontaine-au-Roi, le dimanche 28 mai 1871 ».

Fils d'un meunier aisé d'Île de France, il quitte le moulin familial très tôt en quête d'une vie plus aventureuse. Au gré de ses vagabondages parisiens, il exerce de multiples métiers alimentaires, tels ouvrier repousseur (en cuivrierie), garçon de café, marchand de vins, commis d'architecture, terrassier et journaliste pigiste, afin de donner libre cours à sa passion d'adolescence,

l'écriture. Aux poésies sentimentales des débuts (*Muse, chantons les oiseaux et les fleurs*, 1863) succèdent des odes naturalistes (*Bonjour, Printemps* (dédiée au poète Théodore de Banville, 1864) que met en musique le chanteur Joseph Lemaire alias Joseph Darcier (1820-1883). Parmi les créations du duo, *Quand nos hommes sont au cabaret* (1863), *Gloire à la chanson* et *Fournaise* (1864) deviennent les ritournelles à la mode des cafés concerts de la capitale quand elles sont interprétées par Darcier lui-même ou la chanteuse populaire Thérèse. Les années suivantes, les dissensions politiques, les conflits sociaux et les combats sanglants de la Commune le bouleversent à tel point qu'il s'engage dans la lutte active et prend part à l'agitation intellectuelle et éditoriale. Sa plume trempée dans l'acide de la révolte, il collabore à *La Marseillaise*, l'hebdomadaire porté par Henri de Rochefort, à *La Réforme* d'Alexandre Ledru-Rollin ainsi qu'à la revue *Le Cri du peuple* fondée par Jules Vallès.

La même révolte patriotique et satirique rythme désormais le répertoire de ses chansons où on perçoit l'inspiration du chansonnier lyonnais Pierre Dupont (1821-1870) : *La Semaine sanglante* (dédiée aux fusillés de 1871), *Liberté - Égalité - Fraternité* (en hommage à Auguste Blanqui, 1884), *Les Traîne-Misère* (composée à Londres en 1874) et *La Grève* (sur une musique de Paul Saphir, 1893).

La virulence et la persistance de ses prises de position en faveur du monde ouvrier et du socialisme révolutionnaire lui valent menaces et condamnations des ministères, de la police et de la censure. Après plusieurs peines d'emprisonnement, il est contraint à l'exil. Réfugié à Londres, il milite de plus belle, après l'amnistie, en 1880, au Parti ouvrier socialiste révolutionnaire de Paul Brousse, puis au Parti ouvrier français de Jules Guesde.

« *Le Montmartre du poète, l'Hôtel de ville de la Commune, le Ménilmontant des barricades au cœur des quartiers ouvriers* » restent inséparables du poète qui s'éteint le 23 janvier 1903 dans sa soixante-septième année. « *D'innombrables anonymes, beaucoup d'anciens communards, des chansonniers et des poètes, des syndicalistes, les dirigeants des formations socialistes, toutes tendances confondues, composent le long cortège des funérailles* », évoque l'écrivain Roger Bordier (né en 1923, Prix Renaudot 1961) préfaçant « ***Chansons du peuple*** », un ouvrage qui réunit une trentaine de titres du chansonnier pamphlétaire. « Le Temps des cerises » l'a publié à l'occasion de son dixième anniversaire, en 2003. En octobre prochain, le vingtième anniversaire rappellera qu'un collectif d'écrivains de grand format est à l'origine de la création de cette maison d'édition résolument militante, parmi lesquels Jorge Amado, Pierre Bourgeade, Roger Bordier, Pierre Gamarra, Eugène Guillevic et Gilles Perrault. Souhaitons-lui un bon, un excellent anniversaire !

- ***Chansons du peuple***, par Jean-Baptiste Clément, préface de Roger Bordier, éditions Le Temps des cerises, 136 pages, 2003.

Portrait

Les « dernières paroles » de Jean Guitton (1901-1999)



Jean Guitton (Saint-Etienne, 18 août 1901-Paris, 21 mars 1999) a des sympathies dominantes : le platonisme, saint Augustin, John Henry Newman, Henri Bergson, Maurice Blondel, Ernest Renan lui sont chers ; mais il demeure indépendant de chacun d'eux. Il admire, mais il regrette, que Bergson ait interdit à la postérité ce qu'il y avait de plus personnel dans son cheminement. Contre Marcel Proust, il reste partisan de la méthode beuvienne. Il assure n'avoir aucune confiance dans la bonne foi de Paul Claudel. Albert Camus a plus de talent théâtral que Jean-Paul Sartre, selon lui, et Homère reste incomparable.

L'académicien est toujours, en 1999, à 98 ans, un être de dialogue qui sait admirablement écouter le philosophe Gérard Prévoist, mais sans jamais être absorbé par son interlocuteur des « Dernières paroles ».

Il avoue une grande affection pour l'impératrice du Japon : « *Trois de mes tantes religieuses ont été ses professeurs au Sacré-Cœur de Tokyo* ». Le philosophe et romancier stéphanois avoue compter, à l'Académie française, un ami très cher, le biologiste auxerrois Etienne Wolff : « *C'est le prince de mes amis, se réjouit-il, l'ami absolu comme dirait Kant, celui qui capte les étoiles et donne les règles de vie* ». De François Mitterrand, il loue les facultés d'improvisation et la fidélité dans l'amitié, tout en soulignant la préoccupation ultime du président de la République venu lui demander quels seraient les premiers instants de sa vie après sa mort... Le théologien et ami de Paul VI accuse l'Église qui « *en laissant de côté la mystique, a failli à l'une de ses missions fondamentales, qui est d'unir l'homme à Dieu : elle a favorisé le développement des sectes* ».

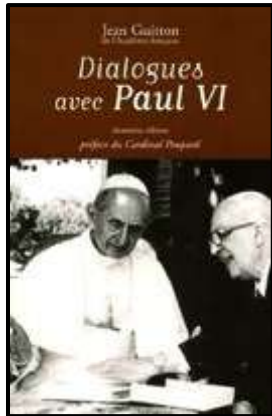
Ces entretiens inciteront sans doute le lecteur à (re)lire Jean Guitton, une œuvre multiple qui recèle tous les attributs d'une espèce de sainteté, de l'amour du prochain au sens de la mesure, de la connaissance encyclopédique aussi à la perception aiguë de la justice et, pour couronner le tout, de la rigueur de la pensée à la souveraineté du propos. À aucun moment, le philosophe chrétien se pose en donneur de leçons : ce livre n'est pas un bréviaire.



Jean Guitton © Photo X droits réservés

Entré à l'École normale supérieure en 1920, Jean Guitton est agrégé de philosophie en 1923, puis docteur ès lettres en 1933. Il professe dans les lycées

de Troyes, Moulins, Lyon, ainsi qu'à la faculté de Montpellier. Prisonnier de guerre de juin 1940 à juin 1945, il reprend une fonction professorale après le conflit, au lycée d'Avignon puis à la faculté de Dijon. Il occupe dès 1955 la chaire d'histoire de la philosophie à la Sorbonne. Proche de Mgr Giovanni Battista Montini, futur Paul VI, il est le seul auditeur laïc à intervenir pendant le concile Vatican II (1962-1965). Le Grand Prix de littérature de l'Académie française lui est attribué en 1954. Élu à l'Académie française au fauteuil de l'avocat et homme politique béarnais Léon Bérard (10^e fauteuil), le 8 juin 1961, il succède à l'écrivain et philosophe Ferdinand Alquié au sein de l'Académie des sciences morales et politiques le 2 mars 1987. Il est l'auteur de 111 essais, romans et nouvelles publiés de 1933 à 1998.



Bibliographie

- *Ultima verba*, entretiens avec Gérard Prévost, éditions Gallimard, 120 pages, 1998
- *Le siècle qui s'annonce*, entretiens avec Philippe Guyard, éditions Bartillat, 253 pages, 1997
- *L'Impur*, éditions Desclée de Brouwer, 157 pages, 1991
- *Ce que je crois*, par Jean Guitton, éditions Grasset, 212 pages, 1971
- *Dialogues avec Paul VI*, par Jean Guitton, éditions Fayard, 416 pages, 1967.

Varia : sauvetage archéologique au cœur des Alpilles

« D'importantes découvertes ont été faites au cours du XIX^e siècle, à plusieurs reprises, par des membres de la famille Revoil, propriétaire du domaine de Servanes. (...) »

« Henri Revoil, architecte des Monuments historiques, donna, en 1870, à l'empereur Napoléon III, le mobilier d'une tombe exceptionnelle mise au jour dans la région des Alpilles. Les pièces d'armement et notamment un poignard anthropomorphe sont depuis lors conservées par le musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. »

Depuis cette époque, la richesse archéologique de cette zone a suscité l'intérêt des érudits. Certains même ont cru pouvoir y retrouver l'emplacement de *Tericiae*, une localité antique indiquée sur la voie aurélienne par la Table de Peutinger.

« L'intérêt pour la compréhension archéologique de ce piémont s'est réveillé, à la suite de l'aménagement d'un golf sur le domaine de Servanes, qui modifia une partie du paysage traditionnel de bois et garrigues, de vergers d'oliviers et »



de vignes. Les travaux ont été précédés par des prospections systématiques. Puis, leur surveillance ayant amené la découverte de quelques sépultures à incinération du deuxième Âge du Fer, une fouille de sauvetage a montré la présence d'une petite nécropole de cette période et de deux villages distincts, le premier des VI^e-V^e s., le second des II^e-I^{er} s. av. J.-C. » *Extrait de « Nouvelles monnaies de Mouriès », par Jean-Claude Richard (directeur de recherche au CNRS, Aix-en-Provence) et Yves Marcadal (professeur honoraire), de l'ouvrage « Milieu et sociétés dans la vallée des Baux - études présentées au colloque de Mouriès », sous la direction de Philippe Leveau (professeur d'archéologie, université de Provence) et Jean-Paul Saquet (président du Groupe d'études historiques et archéologiques de Mouriès), éditions de la Revue archéologique de Narbonnaise, supplément n° 31, 394 pages, 2000.*

Carnet : machination

Chaque début d'année, les écrivains roumains étaient tenus de se rendre au commissariat de police munis de leur machine à écrire. « *D'abord, nous tapions une à une chaque lettre de l'alphabet, et ce en deux exemplaires* », raconte le poète et essayiste Dinu Flamand (né en 1947), un écrivain réfugié en France à partir de 1989. « *Puis, nous recopions un texte, toujours le même, sur le machiavélisme de la Banque mondiale. Après nous signions et nous pouvions repartir...* ». Un décret de 1983 imposait à tous les citoyens possédant une machine à écrire à la faire enregistrer auprès des autorités. Fin connaisseur de Fernando Pessoa qu'il a traduit dans sa langue maternelle ainsi que Samuel Beckett, Paul Celan et Umberto Saba, Dinu Flamand est journaliste à Radio France internationale depuis 1995. Il est l'auteur de « *Poèmes en apnée* » (La Différence, 2004) et de « *État de siège* »

Vendredi 8 mars 2013

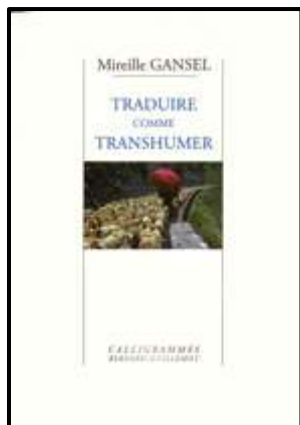
Billet d'humeur

Généalogie

Parmi les associations qui se piquent de généalogie dans la région du Languedoc-Roussillon, la plupart utilisent à présent la voie informatique pour faire connaître leurs activités et grossir leurs effectifs. Un comité de surveillance serait bien inspiré de regarder de plus près les credo propagés par certaines d'entre ces organisations. Elles n'inclinent pas toutes, loin s'en faut, à la seule recherche et à l'unique revendication d'une identité. À cet égard, hélas, la xénophobie a gangrené les neurones de l'internet, au point de prôner la pureté du Provençal ou du Gardois ! Ne savent-ils pas, ces pauvres fous, que pour un citoyen de la Méditerranée, dont la généalogie se perd souvent au détour de l'ascendance d'une arrière grand-père, on ne peut pas exclure le Phénicien, l'Arabe, le Normand et l'Hébreu de l'enchevêtrement de ses ancêtres ?

Lecture critique

« Traduire comme transhumer » de Mireille Gansel : un bel éloge de la traduction



Ce livre-là n'est pas seulement un essai sur la traduction, il est beaucoup plus que cela. Credo lyrique et émouvant d'une grande praticienne de la spécialité, « *Traduire comme transhumer* » rassemble moins d'une trentaine de textes brefs et concis qui explicitent quelques expériences éditoriales auxquelles s'est livrée Mireille Gansel (née en 1947) depuis la fin de la décennie 1960-1970. Traductrice de l'allemand, de l'anglais et du vietnamien, elle a traduit les poètes Reiner Kunze (né en 1933), To Huu (1920-2002), Peter Huchel (1903-1981), Nelly Sachs (1891-1970 - tout son œuvre poétique et sa correspondance avec le poète roumain de langue allemande Paul Celan [1920-1970]) ainsi que l'ethnologue des Alpes Eugénie Goldstern (1883-1942).

Les histoires qu'elle raconte mêlent leurs péripéties aux circonstances mouvementées de la vie de famille. Juifs de Galicie (région partagée entre la Pologne et l'Ukraine) et de Moravie (République tchèque), sa parentèle est écartelée entre les migrations, l'exil et la déportation. Aussi les conversations autour de la table familiale sont-elles métissées par les langues des peuples voisins, polonais, ruthène, allemand et yiddish. Nourris par un lexique hétéroclite, les échanges familiaux et plus spécialement avec sa tante Szerenke constituent un excellent apprentissage à sa vocation de traductrice. « *Les mots des langues qui nous entouraient, écrit-elle, s'écoulaient en nous à notre insu. Les quatre langues n'en formaient plus qu'une, riche en nuances, contrastée, satirique, pleine d'humour. Dans cette langue, il y avait beaucoup de place pour les sensations, pour la finesse des sentiments, pour l'imagination et la mémoire* ». Au fil des textes épars, au gré des témoignages, le ton est à la confiance mais jamais l'impudeur ne brouille l'aveu et la tendresse musèle toute sensiblerie.

L'allemand qu'elle qualifie de *langue sans territoire et sans frontières*, emporte naturellement ses préférences : « cette langue de l'âme n'est-elle pas par essence langue de poésie ? », interroge-t-elle bien que convaincue depuis belle lurette. Elle redécouvre ainsi les écrits de Peter Huchel, Reiner Kunze et Nelly Sachs.

Au-delà du souci de rester fidèle aux concepts et aux images, au rythme et aux nuances, l'acte du « traduire » lui impose de rencontrer, lorsque c'est encore possible, l'auteur qu'il s'agit d'« interpréter », de recueillir ses dires, de s'imprégner de la tessiture de sa voix, de reconnaître ses lieux de vie, de mieux comprendre le peuple d'où il est issu. À cet égard, son compagnonnage avec les

poètes vietnamiens est exemplaire d'une écoute si exacerbée que René Char et Pierre Emmanuel sont conquis. À l'Isle-sur-la-Sorgue, autour d'un verre de muscat de Beaumes-de-Venise, le premier lui confie, en 1974, un florilège de ses textes que souhaite traduire en vietnamien le poète Te Hanh. En 1975, Pierre Emmanuel préface « Sang et Fleurs », un livre d'entretiens conduits par Mireille Gansel avec le poète et homme politique Tu Huu.

Lecture faite de « *Traduire comme transhumer* », on comprend mieux que le passage d'une langue à l'autre nécessite, avec une longue imprégnation du texte et de ses valeurs dûment reconnues, une connaissance aiguë, presque intime, de son auteur et de sa culture. Et l'on imagine à quel point on peut alors pénétrer un texte en se laissant traverser par lui, à quel point on peut même - qui sait ? - saisir le secret de sa genèse.

- *Traduire comme transhumer*, de Mireille Gansel, préfacé par Jean-Claude Duclos, conservateur du Patrimoine, éditions Calligrammes Bernard Guillemot, 96 pages, 2012.

Portrait

La comtesse de Ségur en bédé

« Les Malheurs de Sophie » font le bonheur de Mathieu Sapin

En un siècle et demi, « *Les Malheurs de Sophie* » ont été illustrés par plusieurs dizaines de dessinateurs. Publiée par Louis Hachette en 1859, l'œuvre défie le temps et s'adapte aux époques : hier comme aujourd'hui, il est toujours des enfants prêts à s'émerveiller en suivant, pour la énième fois, les aventures de Sophie de Réan.



Un peu d'histoire...

L'auteure, Sophie Rostopchine (Saint-Pétersbourg, 1799-Paris, 1874), ne cache pas que son héroïne lui ressemble beaucoup. Fille du comte Fédor Rostopchine, gouverneur militaire de Moscou, elle hérite d'un parrain prestigieux, le tsar Paul I^{er}. Dans le château familial de Voronovo, au milieu de la campagne moscovite, la fillette donne libre cours à son esprit aventureux et espiègle au contact des hôtes, hommes et bêtes, d'un domaine seigneurial de vingt mille hectares, parmi quatre mille paysans et des personnages pittoresques comme le directeur des haras britannique, fils naturel du comte George Spencer, un vétérinaire allemand fantasque, un peintre italien extravagant et des institutrices françaises raffinées.



Petite fille pas toujours modèle, on la dépeint gloutonne et turbulente, tendre et rebelle. Polyglotte à sept ans, une éducation française et artistique préside à ses humanités. À dix-sept ans, elle suit à Paris son père que le tsar Alexandre I^{er} a désavoué. En 1819, elle se marie au comte Eugène de Ségur, homme d'affaires issu d'une illustre famille de pairs de France. Mais son mari se révèle volage et la comtesse de Ségur passera une grande partie de sa vie en son château des Nouettes, à Aube (Orne), épouse esseulée, mais fort heureusement entourée de l'affection de ses huit enfants et dix-neuf

petits-enfants. Camarade de classe de son fils Gaston, Charles Gounod y compose les plus beaux airs de son *Faust* ; et l'écrivain Eugène Sue n'a pas son pareil pour la faire rire aux éclats à la veillée. Conteuse née, elle invente pour ses petits-enfants des histoires où s'épanchent la fantaisie et les bons sentiments, minés cependant par une dureté qui confine parfois à la cruauté. Les souvenirs de l'enfance russe et spartiate se mêlent au quotidien idyllique du domaine normand sur la trame d'historiettes qui deviendront bientôt des romans. La veine sociologique et historique de ces écrits séduit le journaliste et écrivain catholique Louis Veillot lors d'un séjour d'hiver au château des Nouettes. C'est lui qui persuadera le libraire Hachette de les éditer dans une nouvelle « Bibliothèque des Chemins de fer », ouvrages pour la jeunesse reconnaissables à la percaline bleue de leur livrée. Avec « *Les Nouveaux Contes de fées* » (1857), « *Les Petites Filles modèles* » (1858) et « *Les Malheurs de Sophie* » (1859) de la comtesse de Ségur, la collection devient *Bibliothèque Rose*, autrement célèbre avec sa reliure fuchsia ornementée de dorures. Le succès est immédiat et la réussite sera durable. La comtesse fournira à son éditeur une vingtaine de romans de ce genre dont *Les Mémoires d'un âne*, *Le Général Dourakine*, *Un bon petit diable* et *La Fortune de Gaspard*.

Des illustrateurs aux bédéistes

Le célèbre Gustave Doré (1832-1883) illustre *Les Nouveaux Contes de fées* en 1857, mais c'est Horace Castelli (1825-1889) qui est sollicité pour la première livraison des *Malheurs de Sophie* deux ans plus tard. Au siècle suivant, l'ouvrage est continûment réédité avec différents illustrateurs, à la facture classique ou moderne, parmi lesquels Marie-Madeleine Franc-Nohain (en 1933), Simone d'Avène (1940), Jeanne Hives (1967), Jacques Pecnard (1973), Pierre Couronne (1986), Sophie de La Villefromoit (2010) et Claire Degans (2011).

Avec la bande dessinée, *Les Malheurs de Sophie* connaissent de nouvelles déclinaisons. Certains auteurs



tiennent à préserver l'original en l'adaptant aux attentes d'un public immergé par le tout visuel : le Belge Louis-Michel Carpentier (né en 1944), associé au scénariste Jean-Claude Lowenthal (éditions Casterman, 1975), le Parisien Jean-Pierre Gibrat (né en 1954) publié par Dargaud en 1985, et la Calaisienne Manboou alias Audrey Fasquel (née en 1981), associée à Maxe L'Herminier, éditée chez Vents d'Ouest en 2012, retiennent à cet égard l'intérêt des amateurs pointilleux. D'autres dessinateurs-scénaristes entendent bousculer la narration, « réveiller » le texte et dynamiser la « mise en images ». C'est le cas de Mathieu Sapin (né à Dijon en 1974). Auréolé du succès de son album « *Campagne présidentielle - 200 jours dans les pas du candidat François Hollande* » chez l'éditeur Dargaud (2012), le bédéiste s'est emparé du chef-d'œuvre de la comtesse de Ségur dans sa double qualité de dessinateur et de scénariste. Diplômé de l'École des arts décoratifs de Strasbourg, il interprète « *Les Malheurs de Sophie* » à sa manière, décalée et truculente. Tout en gardant au texte son incroyable mordant et un ton désuet, il imprime une insolence iconoclaste et joyeuse aux sacrosaintes saynètes de la poupée de cire et des poissons de l'aquarium. Qu'importe s'il disloque la conjugaison narrative : le transporteur livre la boîte de fruits confits en Renault Kangoo et la tirelire résonne d'euros sonnants et trébuchants : et alors ? Par contre, la présence jusqu'à la dernière bulle d'un orphelin à la robe de bure et au bourdon de pèlerin reste énigmatique. L'auteur songe-t-il à donner une suite à l'œuvre majeure de la comtesse Rostopchine ?

La comtesse de Ségur née Rostopchine Sophie par le peintre Salvatore Tonci
© Photo X droits réservés

Bibliographie

- *Les Malheurs de Sophie*, par Mathieu Sapin, d'après la comtesse de Ségur, Gallimard Jeunesse, 48 pages, 2013.
- *La comtesse de Ségur née Rostopchine*, biographie, par Hortense Dufour, éditions J'ai lu, 665 pages, 2002.

Varia

Le nouveau monde méditerranéen : le credo de Jean-Louis Guigou

« Si vous tous partagez cette perspective et agissez en conséquence, alors, en trente ans, de Casablanca au Caire et à Istanbul, les pays de la rive sud peuvent devenir les Dragons de l'Europe - avec l'énergie solaire en plus. Et après-demain c'est tout le continent africain qui peut devenir votre partenaire. Ne laissez pas l'Amérique et la Chine piller les ressources de ces pays et cantonner



les Européens à l'accueil des immigrants déqualifiés et au sale boulot de la sécurité.

« Partez en Afrique du Nord, vous y êtes attendus. Il y a du bien à faire (échange de bonnes pratiques, diffusion de la règle de droit, retour de la confiance, création d'emplois) ; il y a de grands projets à réaliser dans les domaines de l'eau, de l'énergie, de l'agriculture, de la banque, des transports et de la logistique, de la santé, du tourisme, dans le respect des besoins réels que ces pays connaissent, qu'ils affichent et cherchent à financer. Il y a aussi de l'argent à gagner.

« Il est temps de transformer les traumatismes anciens de la colonisation en une volonté de partenariat économique gagnant pour les deux rives. Les jeunes générations, qui ont fait le Printemps arabe, y sont favorables ; les patrons du Sud vous attendent pour prendre des contacts aujourd'hui et investir demain quand la situation politique sera stabilisée (...).

« Ne soyez plus fascinés uniquement par la Chine. C'est loin et périlleux. Les jeunes démocraties du monde arabe et demain d'Afrique sont plus attrayantes, car il s'agit de construire à long terme une grande région Europe-Méditerranée-Afrique de trois milliards d'habitants et cela dans l'intérêt de tous.

« Vous êtes habitués à prendre des risques.

« Votre courage pourrait contribuer à écrire une belle page de notre histoire. Celle des Quarante Glorieuses du XXI^e siècle. » *Dans « Lettre aux entrepreneurs de France et d'Europe », issue de l'ouvrage de Jean-Louis Guigou, « Le Nouveau Monde méditerranéen, éditions Descartes & Cie, 132 pages, 2012.*

Ancien délégué à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (Datar), Jean-Louis Guigou (né à Apt, Vaucluse, en 1939) est aujourd'hui le délégué général de l'Institut de prospective économique du monde méditerranéen.

Carnet : l'écrivain et le tyran

« *La littérature, fait observer Michel Tournier à Bruno de Cessole, est une leçon de liberté, une leçon de création, et elle est dangereuse si elle appelle au désordre et aux idées. C'est la raison pour laquelle, quoi qu'ils écrivent, les écrivains sont toujours persécutés par les tyrans. Et le tyran a raison de persécuter l'écrivain, car l'écrivain est un professeur de liberté. Il n'a pas besoin d'écrire "Vive la liberté", il suffit qu'il raconte n'importe quelle histoire et déjà les murs tremblent, les cloisons s'effondrent et les chaînes tombent.* » (Les livres de leur vie, éditions du centre Georges Pompidou, 1999)

Printemps

Dans les bois de Remoulins, l'air a changé de goût : le printemps est arrivé ! Précédé, il est vrai, par les plus tendres de ses porte-parole, les amandiers.

Mercredi 20 mars 2013